

Jean Alphonse Colin

Général et théoricien militaire

Né à Chatou en 1864 et mort à Salonique en 1917

À sa sortie de l'École polytechnique, Colin choisit l'arme moderne de son temps, l'artillerie. En 1898, il publie une étude sur la campagne de 1796, celle-là même qu'avait étudiée Clausewitz. Il est alors affecté au Service historique de l'armée, à un moment où les études d'histoire militaire sont considérées comme l'instrument privilégié de la formation stratégique.

Son ouvrage majeur, *Les transformations de la guerre* (1911), se fonde sur l'étude minutieuse des campagnes de Napoléon, dans la lignée de Camon, et sur l'observation attentive des guerres somme toute assez rares de la période 1871-1914. Colin s'attache à l'étude de trois conflits majeurs : la guerre de Sécession, la guerre russo-japonaise et la guerre des Boers ; il n'accorde en revanche que peu d'intérêt aux petites guerres coloniales. Colin s'interroge d'abord sur l'épistémologie de la stratégie ; "Cherchons, écrit-il, les principes et les procédés adoptés par le général, sa doctrine et sa méthode." Proche en cela d'un Joly de Maizevoy, il récuse ensuite la séparation artificielle entre art et science de la guerre pour préférer une association de deux approches différentes : "La science recherche les lois, constate et classe les faits ; l'art choisit, combine et produit." En ce sens, Colin suggère que le stratège pratique la science de la guerre tandis que le stratège en est l'artiste, éminent conducteur.

Colin apporte à la pensée stratégique une contribution majeure parce qu'il introduit un ordre dans le foisonnement des différentes catégories d'opérations militaires, accumulées au fil des siècles. Il établit la progressivité dimensionnelle, qui conduit du combat antique vers la guerre qui tend à la stratégie générale. L'ensemble est constamment mis en relation avec l'évolution des armements : "Nous verrons la physionomie du combat se transformer avec les armes", annonce-t-il. Ses analyses du combat, extrêmement détaillées, se situent dans la droite ligne d'Ardant du Picq, dont il revendique ostensiblement l'influence et la filiation.

Parvenant au point ultime de son parcours, Colin ne craint pas d'entrer dans ce que Castex nomme "l'infrarouge" du spectre de la stratégie, c'est-à-dire dans la sphère politique. Il définit, trop rapidement mais avec une extrême clarté, les relations entre le politique et le militaire : le premier "ne doit rien" au second, sinon de "ne pas engager une guerre folle, sans espoir de vaincre, c'est-à-dire sans espoir d'acquérir tôt ou tard la supériorité". Colin a refusé d'adhérer au conformisme en vogue au début du siècle dans les milieux militaires français, qui prétendait ridiculiser Moltke l'Ancien en faisant de lui un partisan de la défensive. Il est convaincu de la supériorité de l'offensive et adhère totalement au dogme de son époque : la bataille est l'acte décisif de la guerre. Récusant catégoriquement le choc, Colin insiste sur la combinaison du feu et de la manœuvre, condition nécessaire à la réussite de l'offensive.